

XI

DANS LE SUD

II. — EN FLORIDE

Je n'ai pas eu la chance, en descendant plus bas encore vers le Sud, de rencontrer des personnages aussi représentatifs que M. et Mlle Scott, ni d'assister à des drames aussi violents que celui dont la pendaison du mulâtre Seymour fut le dernier épisode. Entre Jacksonville et Lake Worth, le long de cette presqu'île basse, — plus basse souvent que la mer, — toute mangée de lagunes, de lacs et de rivières, qui dévale vers les *Everglades*, et là-bas vers les Antilles, j'ai surtout vu des paysages, une végétation semi-tropicale et d'une intensité inoubliable. Toute une civilisation s'ébauche dans ce pays dont les premiers possesseurs, les Indiens Séminoles, n'étaient pas domptés il y a un demi-siècle. Le massacre du docteur Henry Perrine dans une des îles ou des *Keys*, des Clefs, ces brise-lames de la péninsule, date du 7 août 1840, et le premier voyageur, un New-Yorkais, qui ait exploré l'Okeechobee, un des grands lacs de l'intérieur, y pénétra en 1880. Aujourd'hui encore, une expédition en dehors des lignes de chemin de

fer qui vont à Tampa sur le golfe du Mexique, et à Palm Beach sur l'Océan Atlantique, comporte d'immenses difficultés. Cela n'empêche pas nombre de jeunes Américains du Nord, attirés par la chasse, le yachting, la pêche, la vie sauvage surtout, de visiter chaque hiver et chaque printemps ces parties presque inaccessibles de la presqu'île au nom fleuri. Le lecteur qui voudra suivre le journal de touriste dont je transcris ici quelques étapes y trouvera le récit d'une excursion plus modeste et toute facile. Si j'avais eu le talent d'évoquer dans ces pages les horizons auxquels j'ai caressé mes yeux pendant les trois semaines passées dans cette étonnante contrée, j'aurais achevé de donner l'impression exacte de cet Est Américain : une mosaïque de civilisation et d'immédiate sauvagerie, une terre d'usines et d'industrie confinant à la plus inentamée, à la plus virginale des natures. Que doit être la côte de l'Ouest, cette Californie méridionale qui va de San Francisco à Los Angeles et au-dessous ? Comment me consoler de ne pas avoir eu, dans ces neuf mois de voyage, le temps d'aller jusque-là ? Mais les Américains ont raison de parler de la grande échelle sur laquelle est établi leur pays. Elle est seulement trop grande.

Jacksonville. Jour de Pâques 1894.

... Une ville de toutes petites maisons, avec des

rues de poussière, et, tout le long de ces rues aux trottoirs de bois, des arbres aux verdure magiques, un débordement, un jaillissement de ces verdure que cette poussière n'a pas eu le temps de souiller. Des lilas de Perse, comme ceux que j'ai respirés en Orient, montent à même la rue, gigantesques, tout en fleur. Ils parfument l'air déjà brûlant, et ce sont des orangers surchargés de fruits, des néfliers du Japon jaunes aussi de fruits, des bananiers, des palmiers, l'approche d'un autre monde encore après celui de la Géorgie. Un arôme pénétrant court dans le soleil qui rayonne du ciel, — un ciel presque blanc dans le bleu trop intense, comme celui qu'il faisait sur la Mer Morte l'année dernière lorsque au sortir du couvent farouche de Mar Saba j'aperçus cette eau immobile et la ligne nue des montagnes de Moab. Mais là-bas la légende et l'histoire se mélangeaient à la sensation de la nature. Ici, c'est la nature seule dont je subis le contact, avec sa faune meurtrière, sa flore violente et ses phénomènes d'atmosphère, ses cataclysmes plutôt, — charme et danger aussitôt perceptibles, à l'air que l'on respire, à de petits détails que l'on rencontre au coin de la rue, à des sautes soudaines de température, à toute la vie enfin de cette ville claire et fleurie, si paisible par ce beau matin de Pâques.

... Des nègres, encore des nègres. Il semble que la ville entière soit à eux, tant ils pullulent sur ces trottoirs, — les hommes en redingote, avec des

fleurs à la boutonnière et des pantalons aux couleurs vives, les femmes vêtues d'étoffes outrageusement éclatantes. Le vert pomme, le rouge ponceau, le rose tendre dominant. Elles ont des corsages taillés en forme de Figaro, des chapeaux parés de rubans, et des fleurs énormes s'épanouissent sur leur tête où les cheveux sont nattés tout minces, tout serrés, pour diminuer, pour détruire le crépelage naturel. Elles sourient, découvrant leurs dents blanches entre leurs grosses lèvres. Les dents blanches des hommes leur répondent par un sourire pareil, et tous et toutes se saluent, s'abordent avec la familiarité cérémonieuse, l'espèce de sang-gêne maniéré, propre à cette étrange race. Il en passe dans un mail qui sont vêtus de blanc. Ce sont des néophytes qui viennent d'être baptisés dans la rivière. Tout ce peuple est heureux d'être au monde par ce chaud dimanche d'avril. Je vois une foule qui se presse devant un temple rempli de gens, et, par la porte, j'aperçois cette même mêlée de couleurs qui se bataillent dans les toilettes des femmes en train d'écouter un prédicateur fameux. La voix de ce clergyman noir, debout au fond sur une estrade, m'arrive par-dessus cet ondoisement de tons tapageurs. Il se démène, ses yeux montrent leur sclérotique blanche et roulent de façon convulsive. Il vient de peindre l'enfer avec une éloquence de visionnaire enfantin. Maintenant il annonce le salut, et il offre le Christ, comme un bateleur offre un remède : « *Do you accept Christ?* — Acceptez-vous le Christ?... » — Dans ces toilettes, dans

cette religion, dans ces sourires, jusque dans ces recueils, je sens le sauvage tout voisin. Et je songe au jeu singulier du sort, à cette stupéfiante surprise de l'événement qui fait de nous les ouvriers d'une besogne que nous ne prévoyons pas. Devant cette ville Américaine, remplie de ces nègres heureux, — de ces « ladies » et de ces « gentlemen colorés », comme les appellent les blancs, qui jouissent des chemins de fer construits par ces blancs, des tramways inventés par ces blancs, du télégraphe aménagé par ces blancs, de la justice aussi et des lois élaborées par ces blancs, je me reporte à cinquante, à cent ans en arrière. L'Afrique m'apparaît, lointaine et brûlée. Je vois des huttes de feuillage sous le soleil torride, des rois épris de sacrifices humains, toute une existence bestiale, idolâtrique et périlleuse, l'arrivée du négrier, et le transport à fond de cale des grands-pères et des aïeux de ceux-ci. Il s'est trouvé que ces marchands de bois d'ébène furent les bienfaiteurs des misérables qu'ils racolaient ainsi pour en trafiquer sur quelque place de ce Sud, ruiné maintenant par la guerre. Ils ont cru faire des esclaves, et ils ont fait des citoyens de la libre Amérique. Par moments l'histoire a de ces ironies à double face. Elles nous prouvent que nous sommes des poupées aux mains d'un invisible auteur, qui conduit la tragédie de l'univers d'après ses idées. Nos bonnes intentions aboutissent à des conséquences de misère; ainsi en fut-il de ces braves gens de 1789 qui préparaient

la scélératesse imbécile de la Terreur quand ils croyaient décréter la fraternité. Et d'autres fois des crimes atroces de lèse-nature se résolvent en des bienfaisances qu'aucune charité n'aurait même essayées.

... J'appelle un de ces noirs, paresseusement assis sur le siège d'une calèche à roues minces. C'est un vieillard d'environ soixante ans, — il ne sait pas exactement son propre âge, — qui a été esclave jusqu'à près de trente. Il est petit, rata-tiné. Son œil brille dans un visage de parchemin, franchement noir, mais terni par l'âge et qui n'a plus ce lustre du cuir des jeunes. Uné barbe blanche, courte et frisée, revêt ses joues et son menton d'une moisissure mousseuse. Nous faisons marché ensemble pour qu'il me montre la ville, après toutes les complications de discours dont ces gens sont coutumiers. Un d'eux, à qui un voyageur demandait hier devant moi, dans un wagon Pullman, de le réveiller le matin, commença : « Je vais vous dire, monsieur, si nous arrivons exactement, vous devez vous lever à six heures. Mais maintenant, nous sommes en retard. Seulement en route, à Waycross, nous devons laisser quatre voitures. Alors nous marcherons à toute vapeur. » — Et comme l'autre insistait : « Enfin, à quelle heure me réveillerez-vous?... » — « Je vais vous dire, monsieur, » continua le nègre, « je demande à mes voyageurs : Combien mettez-vous de temps à vous habiller? Bien. Si vous me dites :

une demi-heure, — je vous appelle une demi-heure avant la station. Si vous dites : Une heure, — je vous appelle une heure avant... » Et ainsi de suite, indéfiniment, avec une espèce de sourire vaniteux et mystificateur, important et indiscret... Le cocher de ce matin est dans les mêmes habitudes de comique et puérite loquacité. Tout en roulant dans sa calèche le long des rues, puis dans la campagne, je finis par obtenir de lui quelques confidences sur son ancien état. Il avait de bons maîtres qu'il me nomme, et il était heureux. Il est heureux aussi d'être libre :

— « Je travaille de même, mais si je suis mal, je peux servir ailleurs... »

Ce mot résume son fatalisme d'esclave-né, de fils d'une race à jamais domptée. Il le prononce avec l'impassibilité d'un homme qui n'avait évidemment jamais pensé que son sort pût changer et dont l'âme n'a pas changé avec cette métamorphose de son sort. Cependant nous sommes sortis de Jacksonville, et à l'extrémité d'une allée de ces lilas de Perse, toujours en fleur, la rivière Saint-John s'aperçoit, énorme et clapotante, — espèce d'estuaire par où les grands lacs de l'intérieur et l'Océan communiquent entre eux. Elle était bleue tout à l'heure, sous un ciel d'un rayonnement tropical. Voici qu'elle s'est foncée jusqu'au vert, jusqu'au gris de plomb, jusqu'au noir. Voici qu'un frisson commence de courir sur les maisons de bois et sur les arbres. Un nuage couleur d'encre, qui s'est formé depuis dix minutes, grandit, gran-

dit. La tempête arrive comme un homme qui court. La poussière se lève par tourbillons qui aveuglent les bêtes et les gens. Les arbres se tordent, les maisons tremblent, la voiture et le cheval reculent. Le nègre dit : — « Ce n'est rien, la saison des ouragans est passée, » et sur ce vent, sur cette poussière, sur ces maisons, sur ces arbres, noyant tout, écrasant tout, une pluie se met à tomber, soudainement, pareille à celles de Géorgie, ininterrompue, inépuisable, une chute d'eau chaude versée d'un gouffre. Cette soudaineté et cette intensité du formidable orage révèlent une nature terrible, effrénée dans le déploiement de sa force, une nature où l'homme tient si peu de place qu'il lui faut, pour y durer, s'identifier avec l'animal, ne plus raisonner, ne plus vouloir, subir. Et c'est bien ainsi que se comportent ces noirs. Abrisé dans la salle d'en bas d'une maison de bateliers, je vois le cocher et un groupe de ses pareils recevoir la trombe, comme le cheval lui-même, paisiblement, passivement. Le soleil revient. La tempête est partie aussi vite qu'elle était arrivée, et tout ce peuple recommence d'aller, avec ses sourires, avec ses saluts, avec son enfantillage et sa prétention. Assis de nouveau dans la calèche, je recommence moi-même de causer avec le cocher nègre qui me ramène vers ce qui fait un des orgueils de la ville, le jardin zoologique, le zoo, comme il l'appelle avec la même abréviation que l'hôtelier de Philippeville.

L'originalité de cette collection très sommaire

consiste en ceci que toutes les bêtes ramassées dans cet enclos ont été données par des gens du pays. Ce sont celles que le promeneur est exposé à rencontrer aussitôt sorti des villes. La familiarité avec laquelle un autre nègre, le gardien du musée, se comporte parmi ces monstres, atteste combien l'imagination des gens du pays est, dès l'enfance, habituée à cette formidable faune. Celui-ci, les pieds nus, souple d'une souplesse de gorille, glisse sous les branches qui débordent des massifs, sans presque faire de bruit, et il m'amène sur le bord d'un bassin dans lequel sommeille, ou paraît sommeiller, un énorme alligator, pris à quelques milles. Immobile au milieu de son eau, le monstre n'est séparé de la berge par aucun rempart. Un jour, ce matin, demain, après-demain, il en sortira, comme viennent de faire une vingtaine d'autres, plus jeunes, qui tombent dans l'eau à notre approche. De ses petits yeux haut placés sur sa redoutable tête, longue comme un buste, il ne perd pas un seul de nos gestes. Sa queue, qui dépasse l'eau comme une crête, bouge à peine, et cela suffit pour qu'il tourne avec nous, d'un mouvement de bête qui guette, si souple, si agile, et quand, arrivés sur le pont qui franchit la mare, le nègre lui jette par moquerie une grosse pierre, les mâchoires de l'animal grommellent avec fureur. Il s'élançe hors de l'eau et montre tout son torse avec ses pattes semblables à des bras. Le nègre me raconte tranquillement que sur la rivière de Saint-John un pêcheur a été pris ainsi l'autre jour. « Histoires

de Floride, » disent volontiers des gens du Nord, comme nous disons, nous : « Histoires de Marseille!... » Mais ce qui n'est ni une histoire ni une fantaisie, c'est, tout auprès de la pièce d'eau où se lamentait l'alligator, une caisse grillée de laquelle s'échappe un bruit de râpe que je reconnais. Un crotale de la grande espèce est là. Un nègre l'a apporté, voici quelques jours. Mon guide m'explique le procédé de cette dangereuse capture :

— « On connaît les places où ils viennent se chauffer au soleil. Ils sont très lents quand ils ne sont pas lovés... On prépare une pince de bois, et quand on en voit un, étendu, qui se chauffe, on s'avance par derrière, comme ceci... On lui plante les bouts de la pince, là, juste des deux côtés de la tête, puis on serre, et on le tient... »

Il mime la scène de chasse, alertement, tandis que le crotale enfermé, qui nous sent plus près, active le bruit de ses anneaux. Roulé sur lui-même, et dardant sa langue bifide, il montre sa tête triangulaire et plate. Sa queue est dressée tout auprès de cette tête. La vibration des anneaux est si rapide, quand nous nous penchons vers lui, qu'on ne les distingue plus. Les glandes de ses joues gonflées, derrière lesquelles je devine les crocs aigus que j'ai pu étudier l'autre jour chez M. Scott, se renflent encore de rage. Il a sur le dos ce quadrillage d'écaillés noires et jaunes qui lui ont fait donner le surnom de crotale diamanté. Je me retourne, et c'est pour voir derrière une autre grille

des chats sauvages aller et venir, des félins aux mouvements légers, avec des miaulements féroces qui découvrent des dents formidables. C'est la bête qui tient la place entre notre angora domestique et la panthère, mais bien plus voisine de celle-ci que de celui-là. Des aigles gigantesques aux dures serres blanches qui émergent comme des pieds hors d'une culotte de plumes où sont prises les jambes, — des ours au poil court avec un museau spirituel et qui semble une ébauche de trompe, — des singes criards et irritables, — d'autres serpents, entre autres ce terrible habitant des rivières, qui s'appelle ici le *Water-Mocassin*, complètent cette ménagerie. Elle suffit pour faire comprendre quelle farouche existence menèrent les Séminoles dans cette péninsule brûlante et fiévreuse, toute revêtue d'une si vivante toison de végétation. De vieilles gravures les montrent chassant les alligators avec des pieux, d'autres faisant cuire la viande de ces serpents à sonnettes, d'autres en extrayant une huile destinée à guérir les douleurs. Leur industrie avait déjà raison de cette redoutable nature que les blancs continuent d'exploiter courageusement. Si elle était abandonnée aux noirs, il est bien probable que le pullulement des monstres recommencerait, et aussi après quelques générations, l'atavisme aidant, des cultes analogues à ceux de l'antique Afrique réapparaîtraient, tant ces pauvres êtres demeurent voisins, malgré tous les efforts pour les cultiver, du sauvage primitif qu'étaient leur grand-père et leur aïeul, avant

que le négrier n'accomplît son œuvre paradoxale d'involontaire civilisation.

Jacksonville, 28 mars.

... Un Bostonien établi à Jacksonville, que j'interroge sur ce retour des noirs à la vie Africaine, même ici, par une hérédité irrésistible, me conduit dans un de leurs cimetières. J'y vois des tombes ornées de la plus étrange décoration. Des bouteilles de gingembre en grès, enfouies le goulot en bas, entourent des tertres où ne se voit ni pierre ni nom. Puis il me propose une excursion dans une campagne qu'il possède assez loin d'ici, sur les confins de la Géorgie, afin d'y voir une cérémonie des Méthodistes Hurleurs.

L'église où nous nous rendons la nuit est une pauvre chapelle au milieu des bois. Nous la gagnons en voiture, sous une lune d'un éclat si vif que l'on dirait de l'argent en fusion. L'admirable nuit de printemps est bleue et douce comme une nuit d'été en France. Nous entendons le chant des crapauds dans les mares, et l'arome très doux des fleurs du *crab apple* flotte dans l'air. A un détour l'église apparaît sous cette lune. C'est une espèce de case en bois montée sur pilotis. Elle peut contenir environ cent personnes. Il y en a dix quand nous y entrons, puis vingt, puis trente, des nègres

et des négresses. Le mobilier consiste en quelques bancs et une petite chaire, le tout éclairé par une lampe qui va sans cesse s'éteignant. Ce misérable lumignon suffit pour qu'habitué à ce jour intermittent, je distingue quelques physionomies : celle du doyen d'abord, avec un gros visage très rond, presque enflé. Le blanc de ses yeux brille sur sa peau luisante et tendue. Ses grosses lèvres massives lui donnent un air bourru, épais, bestial, et sa redingote souillée, délabrée, tient à peine sur son torse énorme. Un autre, à côté de lui, semble un Berbère. Son teint est de ce noir presque vert, propre à certaines peuplades des montagnes du Maroc. Je le regarde avec plus d'attention au moment où, sur un signe du doyen, les assistants entonnent un cantique. Après quelques couplets, l'extase l'envahit. Sa lèvre supérieure se retrousse aux deux coins en frémissant et découvre ses dents blanches dans un rire où il y a de la sensualité et de la cruauté. Les cantiques succèdent aux cantiques. Sur une mélodie assez douce, monotone et passionnée, ces gens reprennent un refrain tel que : — « *Regarde Moïse...* » ou bien : « *Eve est là...* » ou bien : « *Ne savez-vous pas que c'est le moment?...* » ou encore : « *Oh! des talons d'argent!...* » Et celui-ci : « *J'ai un juste Dieu, derrière les rayons du soleil, derrière la lune...* » La voix des femmes domine maintenant. Elles arrivent en plus grand nombre. Ce sont de maigres créatures, avec des cheveux toujours nattés très fin. Quelques-unes ont enveloppé de toile blanche

chacune de ces petites nattes, en ficelant cette toile du nœud le plus serré. Rien de singulier comme ces vingt ou vingt-cinq cadettes, relevées ainsi sur le fond noir de la tête. La plus vieille — elle a soixante-cinq ans — a imaginé par coquetterie de poser sur ses vrais cheveux un bonnet noir très épais, qui forme perruque, et par-dessus lequel est son chapeau. Une ceinture de cuir étrangle sa taille prise dans une blouse de soie, et, en chantant, elle tord ses mains par un geste souple et rythmé pareil à celui des danseuses Javanaises.

A un moment, et quand ces chants paraissent avoir suffisamment excité les fidèles, le doyen leur dit : — « Vous pouvez hurler maintenant jusqu'à ce que le toit tombe... » Les femmes se lèvent. Elles commencent, accompagnées par les cris et les battements de mains des hommes, le plus barbare des exercices, une danse de cannibales à laquelle il manque seulement les victimes. Elles marchent en glissant des deux pieds sur le sol, sans presque quitter terre, par un mouvement des reins d'une souplesse incroyable, baissant et détenant leur tête et s'arc-boutant sur leur croupe. On les croirait frappées d'une épilepsie, possédées d'un vertige. Elles vont, elles vont ainsi, en cercle, mêlées aux hommes qui finissent par les imiter. C'est une danse du ventre dont la mesure est marquée par l'indéfinie répétition du refrain Biblique ou Evangélique. Les mystères impurs de l'antiquité empruntaient sans doute aux profondeurs

de la Libye et de l'Ethiopie des rites semblables. Toute la petite chapelle de bois résonne au passage de cette procession hurlante. La vieille esclave à la ceinture de cuir batifole autour, sans retrouver avec son vieux corps les alertes attitudes des plus jeunes, et un négriillon en chemise, de trois ans peut-être, hurle aussi et danse, en imitant ces gorilles.

Ce Christianisme gesticulateur, où le nom de Jésus, celui du *Old Paul*, du « Vieux Paul », et du *Holy Ghost*, du « Saint-Esprit », reviennent sans cesse, se résout dans des crises nerveuses. Un fidèle tombe, — il est *happy*, — heureux, comme ils disent, et il faut l'emporter. J'ai l'impression de la vie religieuse au point précis où elle baigne dans la vie animale, et aussi l'évidence que la race noire, si les blancs ne se dévouent pas à elle, cœur et âme, établira dans ce Sud délivré de l'esclavage une véritable Afrique, une tache de sauvagerie, et que cette tache ira grandissant, dévorant tout, jusqu'à devenir un danger national. Mon guide ne me fait plus sourire en me racontant que certains Américains pensent sérieusement à fréter des navires qui transportent dans la réelle Afrique tous les *gentlemen* colorés. D'autres pensent à leur donner un territoire qu'ils administrent à leur gré et dont ils ne puissent plus sortir. Tous sentent bien que la question noire se posera un de ces jours à nouveau. Un fait pourtant permet d'espérer une solution favorable : durant ces dix dernières an-

nées, le nombre des blancs dans les seize Etats du Sud a plus grandi que le nombre des noirs. En 1880, les blancs étaient douze millions et demi, ils sont aujourd'hui quinze millions et demi; les noirs étaient six millions, ils sont seulement six millions et quelques milliers. Ces chiffres et l'éducation représentent la part d'optimisme nécessaire au sortir de scènes aussi dégradantes que cette cérémonie nocturne, dans ce bois mystérieux et sous la lune, astre des incantations troubles et des liturgies coupables.

Saint-Augustine, 29 mars.

De Jacksonville à Saint-Augustine, il n'y a pas beaucoup plus d'une heure de route. Le train traverse la rivière Saint-John sur un de ces ponts jetés presque au ras de l'eau, comme on en voit tant aux Etats-Unis que l'on finit par s'habituer à leur audace fragile. Il entre ensuite dans la forêt, une forêt vierge hier encore et où tout redouble la sensation de la nature dangereuse. Ce sont de nouveau des térébinthes entamés à leur base par une entaille qui a servi à en extraire la résine, et si profondément que beaucoup sont tombés. Entre leurs troncs fourmille, monstrueux gazon fait à souhait pour le rampement des serpents à sonnettes et des chats-tigres, un foisonnement de *palmettos*, — de tout petits palmiers sans tiges.

Les vertes et larges feuilles couvrent les sentiers qu'on ne voit plus. Les fûts des arbres serrés les uns contre les autres, et les hautes pousses au fond là-bas, achèvent de donner à ces profondeurs un redoutable aspect d'enchevêtrement. Les cases de bois surgissent de place en place, laissant voir sur leur seuil le sourire d'un nègre et d'une négresse, — ce sourire obsédant qui flotte sur les dents blanches de toute cette race enfantine, et on le retrouve sur les cuillers d'argent qui se débitent dans les « halls » des hôtels, à titre de souvenirs, avec cette devise : « Le Sud ensoleillé, — *The sunny South* », — illustration ironique du vers du poète :

Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère !...

Un jeune garçon blanc, hâve et nerveux, et dont le sourire, lui, est amer comme cette vie elle-même, parcourt indéfiniment le train, cherchant à vendre d'abord des romans, puis des journaux, puis des guides illustrés, puis des bananes, puis des oranges. Le contraste de son activité avec l'indolence des noirs est plus saisissant encore dans ce paysage de lumière. Il vous dépose les brochures sur les genoux. Il vous contraint de respirer les fruits. Aucun refus ne le rebute. Aucune indifférence ne le décourage. C'est l'animal de proie, affamé et qui veut vivre. Il y a soixante ans, il eût été marchand d'esclaves avec la même âpreté. Demain il sera marchand de terres sur cette ligne, marchand de charbon, hôtelier, que sais-je ? Ce-

pendant une nouvelle rivière apparaît, et des maisons. Je reconnais les clochetons à forme Mauresque de cet hôtel Ponce de Leon, célèbre dans toute l'Amérique. Il était si cher à une époque, qu'un de mes amis prétendait qu'on payait cinq dollars pour le regarder. C'est Saint-Augustine, le Cannes de l'Amérique ou son Monte-Carlo, vieille petite ville fondée voici trois cents ans par les Espagnols, qui massacrèrent là une colonie de huguenots Français. Qu'il reste vrai, ce mot mélancolique du savant et malheureux Buchon, qui disait, découvrant par-dessous la Morée Vénitienne toute une Morée Française : « Quel pays du monde n'avons-nous pas conquis et perdu ?... »

... Des hôtels maintenant, encore des hôtels ; des jardins, encore des jardins, remplis d'orangers, de grenadiers, de lauriers-roses, de chênes verts, et, au milieu, un tout petit reste de ville Espagnole, une rue étroite qui va d'un fort ruiné à une place où se tenait le marché d'esclaves, — c'est tout Saint-Augustine et c'est exquis. La vieille rue est sinueuse. On la sent construite, comme la *rue des Serpents* à Séville, pour établir un courant d'air frais par les journées brûlantes d'été. Ses maisons basses sont si rapprochées que les balcons de l'unique étage se touchent presque. Ce sont des terrasses où causer d'un logis à l'autre, sans bouger, parmi les fleurs et en aspirant durant les nuits tropicales le souffle de brise venu de la mer, de l'Océan, qui là-bas, par derrière l'île Anastasia,

brode la grève de sa mobile frange d'écume. La vie coloniale de l'autre siècle vous apparaît dans l'hallucination d'une minute, avec son intimité et ses dangers. Vous devinez, à regarder le fort Marion, flanqué de ses larges bastions et protégé de ses murs épais, l'attaque toujours imminente. La vieille ville n'était qu'un petit campement autour de cette vaste citadelle aménagée pour servir d'asile à la population. Et tout de suite à côté, les hôtels colossaux rivalisent de luxe, les villas succèdent aux villas. Vous constatez, comme à Newport, quoique à un degré moindre, ce que l'Américain moderne dépense d'argent à se divertir, à quelle prodigalité de luxe il demeure toujours prêt. Vous calculez combien tous ces gens qui hivernent ici ont dû « faire » de dollars pour vivre comme ils y vivent, et de nouveau vous sentez une Amérique ancienne sous l'Amérique actuelle, mais si lointaine, si étrangement, si irréparablement ensevelie!

Saint-Augustine, 30 mars.

Cette vie d'hôtel aux Etats-Unis ne ressemble vraiment à aucune autre. C'est à Saint-Augustine qu'il faut venir pour comprendre à quel point ces rudes travailleurs en jouissent, ce qu'ils lui demandent, combien elle correspond à des choses d'eux, intimes et profondes. En ce moment, et

quoique la fin de la saison d'hiver soit proche, à peine si le voyageur trouve à se loger dans ces bâtiments en forme de palais, qui ressemblent, celui-ci à l'Alcazar, cet autre à l'Alhambra, un troisième à l'Escorial, un quatrième à une vaste maison de l'époque coloniale. Et c'est dans tous un étalage de richesse, extravagant, et dont tout ce monde de voyageurs jouit visiblement. A la différence des passants d'un grand hôtel dans une ville d'eaux Européenne, ceux-ci se sentent dans ces halls somptueux, dans ces *patios* magnifiques, parmi ces peluches et ces tableaux, à l'aise comme chez eux, plus que chez eux. Beaucoup viennent des villes neuves du centre et du bord de l'Ouest. Leur fortune, neuve comme ces villes, leur donne le goût d'un luxe et d'un confort que cet hôtel leur représente, brutal, mais facile. Cette brutalité, ils ne la sentent pas, et ils se délectent dans cette facilité. Il faut les voir, dans la journée, se balançant sur les rockings au son d'un orchestre qui, depuis une heure jusqu'à trois heures, et depuis sept heures jusqu'à dix, fait vibrer tout le vaste bâtiment. Après le dîner un bal s'organise où ils dansent tous. Vous voyez des hommes de soixantedix ans faire des cavaliers seuls dans un quadrille, une grand'mère polker à côté de sa petite-fille, et des jeunes gens valser avec cette légèreté incomparable des garçons d'ici. Le mouvement et l'entrain avec lesquels ces danses sont menées, le rythme trop vif des *pas*, réellement dansés et non pas marchés, trahissent une fougue physique, des

sens plus jeunes, une ardeur au plaisir égale à l'ardeur au travail. Avec cela, tout ce monde est en grande toilette, des jeunes gens sont amenés aux jeunes filles — aux *Hotels Belles* — par d'autres jeunes gens. Des groupes rieurs s'installent partout, sur les escaliers, sur les terrasses. Il y a dans l'air une bonhomie qui vous ferait croire que toutes ces personnes se connaissent depuis des années, n'était que sans cesse des présentations ont lieu autour de vous. Les innombrables *very glad to meet you* prononcés dans la soirée par des voyageurs qui se serrent la main cordialement et qui le matin ne se saluaient pas, vous donnent l'impression d'une gare où tout un train de touristes serait présenté à un autre, pêle-mêle, indistinctement. Cette passion des Américains pour les nouvelles connaissances me fait me souvenir d'une anecdote que me racontait un ancien ministre Anglais à Washington. Comme il demandait, avant de partir, quelques conseils à un New-Yorkais très spirituel sur le moyen de réussir aux Etats-Unis, l'autre fit avec sa main le signe de tirer son portefeuille, puis de corner et de distribuer cartes après cartes en répétant indéfiniment cette formule : « *Carding, carding, carding, carding...* »

Cette folie de plaisir et de vie sociale gagne jusqu'aux domestiques de ces hôtels toujours en remue-ménage. Ceux du caravansérail que j'habite ont donné ce soir, pour notre divertissement, ce

qu'ils appellent un *cake-walk*, — littéralement une promenade de gâteau. C'est, en fait, un concours de marche dont le prix est un gâteau. Au centre d'un des salons, le plus vaste, un tribunal composé de cinq nègres est installé, comiquement grave, et devant lui deux musiciens, un qui touche du banjo, l'autre de la guitare. Indéfiniment, inépuisablement, ils jouent des airs aigres et nets, très grinçants et très allants. Les couples qui concourent marchent, marchent autour de la salle, la femme appuyée au bras de l'homme. Il s'agit de marquer le pas exactement, d'après la mesure de cette musique, et de tourner aux coins bien en carré, sans perdre le rythme. Sur une table, un donjon en pâtisserie, crénelé de sucre candi, attend le triomphateur. Les candidats à cette étrange récompense sont, bien entendu, des nègres et des négresses. A mesure que la marche se prolonge, les visages se tendent davantage, un sourire de défi les éclaire. La volonté de briller, de se faire remarquer, se reconnaît à la crispation du bras gauche qui est libre chez l'homme, du bras droit chez la femme. Une force vaine, comme répandue sur tout leur être, révèle ce qui constitue le fond vrai de ces enfantines natures. Voici maintenant que la marche est finie, et que les juges votent une première fois. Un certain nombre de compétiteurs sont éliminés, et un autre concours recommence entre les vainqueurs du premier. Un des marcheurs est maintenant grand favori. Toute l'assemblée l'encourage. Il gagne, et on le voit qui sort de la